

M. PORTAL ET LE MANIFESTE DE 1905

Domingo Melero⁽¹⁾

Connaître Monsieur Portal permet de mieux comprendre l'origine et le contexte des orientations fondamentales de Marcel Légaut. Cette fois, nous avons choisi de rencontrer l'abbé Portal à un moment important : celui qui précède et suit la rupture du Concordat et la Séparation de la République et de l'Église en France. Plus précisément, nous nous sommes intéressés à la participation de M. Portal à la publication du *Manifeste* qu'une *Société d'études religieuses* nouvellement créée a donné à connaître en 1905. Nous parlerons peu de M. Légaut, laissant aussi de côté des éléments importants de ce temps, dont la "crise moderniste" qui mériterait une étude à part. Cependant nous espérons que ce qui suit sera suffisamment utile à la réflexion. Ces pages se veulent un exercice sur ce que Légaut préconise sous le titre "*Le travail de formation intellectuelle et spirituelle de la communauté de foi*"⁽²⁾.

Même au cours des années les plus aiguës de la crise entre l'Église catholique et l'État français, c'est-à-dire avant et après la rupture du Concordat et la séparation (1903 est l'année du plus grand nombre d'expulsions de congrégations religieuses et, par conséquent, de leur émigration vers d'autres pays catholiques comme l'Espagne), il y avait des personnes qui ont conservé le double sentiment et l'évidence d'apparte-

⁽¹⁾ Texte publié dans les *Cuadernos de la Diáspora* (Cahiers de la Diaspora), n° 15, Madrid, 2003. Version française revue par Serge Couderc en juillet 2024.

⁽²⁾ Un fragment de "*Découvrir la communauté de foi*", le chapitre VII de *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (1975), p. 235-240. Voir note 44.

nir, sans complexe, au catholicisme d'une part, et, d'autre part, d'être et de participer à la société moderne et à ses aspirations comme s'ils étaient chez eux, indépendamment du fait qu'il s'agissait d'un "monde" qui, en raison d'un ensemble de circonstances, s'était constitué en marge du christianisme et aussi contre lui. Cette double appartenance a provoqué chez ces personnes, disons, un malaise. Le malaise de quelqu'un qui ne rentre pas dans les cases établies d'une société donnée; mais elle leur a aussi donné, comme nous le verrons, une vision perspicace des choses.

L'une de ces personnes était sans aucun doute, de façon claire mais discrète, Monsieur Portal. En 1905, en effet, l'abbé Portal et le Père Laberthonnière, avec quelques autres clercs (Morel, Venard) et d'autres laïcs éminents – ces derniers toujours moins exposés à d'éventuelles sanctions ecclésiastiques (Fonsegrive, Le Roy, Delbos, Giraud, Tavernier, Bureau et d'autres) – fondèrent, après quelques tâtonnements et contacts, une *Société d'études religieuses* avec deux sections et deux revues déjà existantes: une section sur l'union des Églises, avec la *Revue catholique des Églises* du Père Portal, et une autre sur la philosophie, avec les *Annales de philosophie chrétienne*, dirigés par le P. Lucien Laberthonnière.

M. Portal, habitué depuis plus de dix ans à être un médiateur entre deux églises, avait déjà transposé au domaine de la médiation entre deux cultures ou entre deux mondes, l'attitude qu'il avait développée depuis son amitié avec Lord Halifax⁽³⁾. Ainsi M. Portal partageait la même manière de

(3) L'histoire de l'amitié entre M. Portal et Lord Halifax mériterait également un chapitre à part. À deux reprises, cette amitié a eu une importance historique dans les relations entre anglicans et catholiques: d'abord, entre 1893 et 1896, puis, trente ans plus tard, lors des Colloques de Malines, entre 1921 et 1925. Voir Roger Aubert, "L'Église catholique de la crise de 1848 à la Première Guerre mondiale", dans AA. VV, *La iglesia en el mundo moderno (de 1848 al Vaticano II)*, Madrid, Cristiandad, 1984, p. 24-25, 216-219 et 506. Nous citerons: Aubert, 1984.

travailler que l'abbé Laberthonnière dans le domaine de la philosophie et que les autres laïcs.

Ces laïcs vivaient leur double appartenance d'intellectuels et de scientifiques réputés catholiques, tant dans le domaine de l'enseignement public, dans les écoles ou les lycées, que dans celui des Universités d'État. Comme l'avait formulé George Fonsegrive, ils vivaient la double appartenance comme la volonté d'être à la fois « *des serviteurs loyaux de l'État laïque et des témoins sans honte de la vérité chrétienne* » (4). Cette double appartenance méritait parfois, de la part des catholiques "intégraux" (5), « *l'exécration, tandis que chez les mécréants [ce catholique] se heurte parfois à une incompréhension polie, une commisération lourde quand il ne s'agit pas d'hostilité* » ; celle que, selon Régis Ladous, Paul Hazard ou Legendre « *souffrirent sous la libre pensée et les syndicats d'instituteurs comme d'autres sous le Saint-Office et la Congrégation de l'Index* » (6).

L'esprit de cette *Société d'études religieuses* s'est exprimé, nous l'avons dit, dans un remarquable Manifeste, publié en 1905, qui commence ainsi :

Ce qui caractérise notre époque au point de vue religieux, c'est incontestablement que pour la très grande majorité des esprits, le christianisme a perdu son sens, que pour un nombre immense d'âmes dès lors errantes et dispersées il n'est plus la parole de vie, le principe suprême de la lumière et de la force. Et cela n'est pas

(4) Régis Ladous, *Monsieur Portal et les siens*, Paris, Cerf, 1985, p. 185-86 (Nous citerons : Ladous, 1985). G. Fonsegrive était un philosophe et un normalien de la génération du début du siècle ; journaliste, il est « *l'intrépide rédacteur en chef de La Quinzaine (1893-1907) où il entreprend d'"acclimater les catholiques français à l'environnement moderne" créé par le progrès scientifique, l'essor de la démocratie et la recherche de la justice sociale* » (Aubert, 1984, p. 85).

(5) Ce terme d'"intégraux" deviendra bientôt "intégristes" et sera plus tard utilisé en opposition au terme "progressistes". Initialement "intégraux" est né comme un reproche de certains catholiques à l'égard d'autres qui, du point de vue des premiers, semblaient ne l'être qu'en partie : intégral vs partiel.

(6) Ladous, 1985, p. 188.

vrai seulement de la foule inculte qui ignore, c'est vrai aussi et surtout de ceux qui savent, de ceux qui peuplent les Académies, les Universités, les Écoles. Et même, si la masse ne comprend plus le christianisme et s'en détourne systématiquement, c'est avant tout que les différents foyers où s'élaborent la science et la philosophie rayonnent en elle, par les journaux, les romans, les discours et la législation, des idées qui la dirigent en sens contraire.

Voilà le fait. Sachons, nous chrétiens, le reconnaître humblement et sincèrement. Un monde intellectuel s'est constitué en dehors du christianisme et contre lui. Et c'est ce monde-là qui règne sur les esprits, c'est ce monde-là qui parle haut, qui écrit, qui enseigne, qui est écouté. *Jusqu'ici nous nous sommes complu à penser qu'il occupait seulement une place parmi nous, que nous demeurions quand même un pays catholique* et qu'en conséquence il était chez nous, comme un ennemi qui nous aurait envahis. Et de ce point de vue nous pouvions croire qu'établis dans nos positions nous n'avions qu'à nous défendre et à nous préserver contre ses envahissements, qu'à repousser ses doctrines pour mettre les esprits à l'abri de ses atteintes. *Mais il apparaît bien maintenant que c'est nous au contraire, qui sommes chez lui* ; et il y a longtemps déjà qu'il a commencé à nous le faire sentir.⁽⁷⁾

Ces deux premiers paragraphes comportent trois éléments importants. 1) Il commence par reconnaître un fait de "portée copernicienne" : la prévalence d'un monde, d'un univers mental commun non façonné par le christianisme mais par la rationalité scientifique et l'autonomie de la morale, de la politique, du droit et de l'économie. 2) Il précise que l'appréciation de ce fait de la part des rédacteurs n'est ni négative ni catastrophique. Elle n'est pas non plus neutre. Au contraire, pour l'essen-

(7) Fernand Portal, *Refaire l'Église de toujours*, Paris, Nouvelle Cité, 1977, p. 84-85. C'est nous qui mettons en italiques. J'ai lu pour la première fois un extrait de ces paragraphes dans Pierre Colin, *L'Audace et le soupçon, la crise moderniste dans le catholicisme français (1893-1914)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1997, p. 96-97 (nous citerons Colin, 1997). Pierre Colin indique comme source le *Bulletin trimestriel de la Conférence Hello*, janvier 1905, source citée aussi dans *Laberthonnière, l'homme et l'œuvre*, Paris, Beauchesne, 1972, p. 173. Voir un extrait plus court de ce fragment, ainsi que d'autres fragments, dans Ladous, 1985, p. 174 et suivantes.

tiel, leur appréciation est que cette situation, malgré les tensions et les difficultés momentanées qu'elle entraîne en raison des affrontements qui y ont conduit (mais aurait-il été possible d'y parvenir de manière plus harmonieuse?), n'est pas un défi, une menace ou une concurrence pour le christianisme, mais une nouvelle opportunité. Grâce à elle, le christianisme peut devenir plus libre de ses anciennes contraintes et de ses conditionnements. 3) Le fragment laisse entrevoir, à travers les réactions qu'il critique, l'attitude et l'orientation que cette Société préconise: ne pas entretenir l'hostilité et l'intransigeance à l'égard de l'autre, d'un camp ou de l'autre. Pour reprendre les termes de R. Ladous, le *Manifeste* s'oppose...

... explicitement à la symbolique des *deux d'intransigeances*: l'intransigeance conservatrice, qui prétend contenir l'envahisseur, défendre la citadelle assiégée, la préserver de toute souillure; l'intransigeance offensive, qui veut [...] organiser la sortie libératrice, réoccuper le terrain, chasser l'envahisseur, en ne dédaignant pas d'utiliser ses propres armes et de nouer des alliances. Les deux intransigeances ont ceci de commun qu'elles se déploient dans un même espace tout entier religieux, jusque dans sa bipartition entre la cité de Dieu et la cité du Diable, le monde et l'anti-monde, la chrétienté en péril et tout ce qui est païen, athée et satanique.⁽⁸⁾

Lorsque M. Portal participa à la rédaction de ce *Manifeste*, il avait, comme nous l'avons dit, non seulement surmonté la première intransigeance, celle "défensive", plus caractéristique du pontificat de Pie IX, mais il avait aussi renoncé à la stratégie de la seconde intransigeance, provenant du pape Léon XIII ou "léonine", qu'il fut plus lent à identifier.

Ses années de *lobbying* auprès du Vatican pour aboutir à une forme particulière de communication avec les anglicans jusqu'à ce que Léon XIII puis Pie X passent outre (et toujours dans l'attente, en 1905, de l'intervention directe du cardinal

⁽⁸⁾ Ladous, 1985, p. 174.

Merry del Val dans sa destitution en 1908), l'avaient amené à réfléchir profondément à la question.

C'est pourquoi, à partir de 1901, les *Petites Annales de Saint-Vincent-de-Paul*, qu'il dirige et qui deviennent en 1904 la Revue catholique des Églises, représentent – tout en étant discrètes sur les questions modernistes (notamment l'exégèse) – une attitude de rupture avec « *le libéralisme conservateur et concordataire des notables installés* »⁽⁹⁾. À l'occasion de la révolte des Boxers et du siège de cinquante-cinq jours des ambassades européennes à Pékin, sujet d'indignation dans la presse bien-pensante, laïque ou religieuse, un article de tête des *Petites Annales* met en avant un autre point de vue :

De quels droits certains peuples s'arrogent-ils la liberté de troubler la paix des autres, de leur imposer ce qu'ils appellent la "civilisation" ? [...] Jules Ferry invoquait un droit et un devoir des "races supérieures" vis-à-vis des "races inférieures". Argument de tribune, argument spécieux ; qui définira qui sont les "races supérieures" ?⁽¹⁰⁾

C'est pourquoi des articles critiquant le capitalisme libéral et ses dérives sont également publiés dans les *Petites Annales*, mais sans invoquer les encycliques papales – fait remarquable. Ou bien une interprétation du fondateur des Lazaristes, saint Vincent-de-Paul, qui affirme qu'il « *n'a fait œuvre utile qu'à partir du moment où il a résisté à l'influence de son confesseur [...], qui voulait l'entraîner dans les "voies extraordinaires" de la mystique* » ; un commentaire qui, à l'époque, revenait à dire qu'un bon prêtre avait trouvé son chemin de sainteté en se rebellant contre son directeur de conscience, ce qui revenait à donner un air moderniste à cette biographie au moment même où de nombreux séminaristes lisaient en cachette les ouvrages d'histoire, de théologie et d'exégèse interdits par leurs supérieurs⁽¹¹⁾.

⁽⁹⁾ Ladous, 1985, p. 176.

⁽¹⁰⁾ Cité dans Ladous, 1985, p. 169.

⁽¹¹⁾ Voir Ladous, 1985, p. 170.

Tout cela conduisit les supérieurs de M. Portal – qui d'ailleurs le soutenaient – à lui conseiller prudemment de transformer les *Petites Annales* en une revue moins lazariste et plus laïque. C'est ainsi qu'est née la *Revue catholique des Églises*, dirigée par Tavernier (un laïc rédacteur en chef de *L'Univers*, ami et traducteur de Vladimir Soloviev), et dont le titre était bien trouvé car l'adjectif "catholique" rassurait le malaise du pluriel "Églises", qui indiquait que la revue ne privilégiait ni l'étude, ni le point de vue d'une église en particulier.

La revue, avec un air scientifique et impartial, et avec beaucoup d'informations utiles comme le souhaitait Jacques Chevalier, étroit collaborateur de M. Portal durant ces années-là, commença à paraître mensuellement, avec trente articles répartis équitablement entre les quatre Églises (orthodoxie, protestantisme, anglicanisme et catholicisme) tant au niveau des sujets que des contributeurs⁽¹²⁾.

À propos de la situation du catholicisme en France vers 1905 du fait de la rupture, M. Portal, pensant qu'il fallait reconstruire l'Église de fond en comble, écrivait à Lord Halifax que « *la persécution est nécessaire pour nous forcer à ouvrir des voies nouvelles* »⁽¹³⁾, ou encore qu'il faut « *bien des ruines. C'est peut-être nécessaire pour laisser dans ces désastres les vieilles conceptions qui nous paralysent, le vieux matériel qui nous encombre* ». Lorsqu'en 1903, il assiste au démantèlement des premières institutions, c'est-à-dire à l'expulsion des congrégations, M. Portal commente à son ami, non sans tristesse :

[C'est] très triste mais je vous assure qu'il se prépare une merveilleuse rénovation du catholicisme en France. [...] Malgré de très grandes vertus dans les personnes, les communautés pour la plupart n'étaient plus adaptées au milieu.

⁽¹²⁾ Voir Ladous, 1985, p. 171.

⁽¹³⁾ Voir les références qui suivent dans Ladous, 1985, p. 177-179.

En prévision de ce qui se passait, les *Petites Annales*, en 1901, n'avaient-elles pas suggéré aux institutions catholiques de s'appuyer, plutôt que sur les accords du Concordat, sur le droit commun, c'est-à-dire sur la loi de 1884 qui légalisait les syndicats (« *puisque la forme syndicale est une de nos rares institutions qui sauvegardent la liberté* »), « *mais aussi et surtout – ajoute R. Ladous – la loi de 1901 sur les associations* »⁽¹⁴⁾ ? C'est pourquoi, lorsque M. Portal a parlé à Lord Halifax de l'abolition du Concordat, il ne s'est pas montré attristé, comme dans le cas des expulsions, mais au contraire optimiste :

Si nous avons la liberté, c'est beaucoup, et quoi qu'en disent les royalistes et les vieux conservateurs, l'Église pourra s'accommoder de la loi. Je suis convaincu que, après quelques mauvais jours de gâchis, nous aurons une renaissance religieuse splendide. C'est le moment de semer.⁽¹⁵⁾

M. Portal et sa *Revue* (notamment à travers les articles de l'abbé Hemmer en 1905 et en 1906) esquissent un programme qui n'est ni celui d'une résistance (Mun) ni celui d'une résignation (Brunetière) mais celui de l'utilisation de la liberté et des lois qui la garantissent.

Ce qui en sortira sera bon parce que conforme à l'époque, quitte à modifier des institutions ecclésiastiques apparemment inamovibles, notamment le centralisme romain et l'absolutisme du pape. La revue suggère par exemple que, si "l'association démocratique" a conduit à ce que « *les mineurs, les ouvriers de la grande industrie, des tissages, filatures, fabriques de drap, ont obtenu une notable amélioration de leur sort* », les catholiques devraient les imiter dans la gestion des affaires temporelles de leur Église, et créer des associations culturelles, telles que celles prévues par la loi de 1901 pour assumer, dans la transparence, la gestion des paroisses. « *Les nécessités vitales*

⁽¹⁴⁾ Ibid.

⁽¹⁵⁾ Ibid.

de leur foi et leur Église vont les faire entrer à pleines voiles dans une magnifique mouvement de progrès social, et les pousseront à devenir sans le savoir les défenseurs de la liberté contre le jacobinisme anticlérical » (16).

Toutes ces suggestions de recours au droit civil n'indiquent-elles pas, de manière très concrète, que M. Portal et ses amis voient qu'il est possible d'harmoniser la double appartenance au sein d'une société moderne et laïque que l'on accepte comme telle ?

Or, si telles sont les perspectives d'adaptation au sein du catholicisme, l'esprit du *Manifeste de 1905* ne s'y limite pas comme s'il acceptait une réclusion de la religion dans le simple ordre du privé. Son orientation vers l'extérieur se lit dans ces fragments :

... il s'agit de le convertir [le monde intellectuel constitué en dehors du christianisme] comme les premiers chrétiens ont converti le monde grec et le monde romain. *Nous sommes revenus aux temps apostoliques.* [...] [Il s'agit d'apporter à la mentalité de notre temps] la vérité du Christ, non pas certes comme une étrangère tyrannique et opprimante, qui viendrait purement du dehors, mais comme la parole qui lui manque [...], comme le gage et le moyen de libération qu'elle désire et de la lumière intérieure qu'elle appelle. [Pour cela, il s'agit de prendre la mentalité de notre temps] telle qu'elle est, [...] de l'accueillir, de nous ouvrir à elle par charité vraie, de vivre par sympathie ses idées, ses aspirations, ses illusions même, de nous mettre avec elle dans le rang pour faire œuvre scientifique et philosophique, de nous poser les questions qu'elle se pose, de sentir les difficultés auxquelles elle se heurte, de souffrir de ses doutes, de porter le poids de ses négations. C'est en nous laissant ainsi pénétrer par elle que nous pourrions la pénétrer à notre tour. [...] Il faut nous efforcer de comprendre ceux que nous avons à convaincre [lit-on dans le manifeste de 1905]. Ainsi seulement parviendrons-nous à nous faire écouter d'eux. Il faut que nous apprenions à nous placer à leur

(16) Ibid., p. 179.

point de vue. Ainsi seulement réussissons-nous à saisir l'âme de vérité qui fait vivre malgré tout leurs doctrines.⁽¹⁷⁾

Non pour avoir laissé derrière lui l'"intransigeance léonine", il y a, dans ce *Manifeste*, un discours de "conversion" qui sonne encore un peu comme une "conquête" (le mot apparaît dans le texte) ; c'est un discours, en tout cas, qui cherche à faire éclore l'esprit universel du christianisme, par opposition à celui du contentement privé.

Cet air de conversion-conquête se retrouve dans trois éléments du texte: *premièrement*, dans le besoin d'homogénéiser devant soi une "mentalité", un "monde intellectuel", en tant qu'objectif; *deuxièmement*, dans le besoin d'attribuer à cette mentalité et à ce monde un désir pour quelque chose qui lui manque et que la religion lui apporte ("moyen de libération", "lumière intérieure"); *troisièmement*, dans l'insertion d'un "pourtant" qui semble leur avoir échappé tout en reconnaissant qu'il y a une "âme de vérité" dans les "doctrines" de cette mentalité, tel que le fait opportunément remarquer R. Ladous, qui ajoute ensuite que cette clause n'est certainement pas due à la plume de M. Portal car elle n'est pas en accord avec son caractère.

Cependant, au-delà de ces trois réminiscences, si le *Manifeste* invoque les "temps apostoliques", c'est parce que ses auteurs pensaient à un apostolat, à une action dont la nouveauté consistait à ne pas s'appuyer sur "l'aide d'un César" ou sur un quelconque pouvoir temporel.

Ainsi, les réminiscences du langage de conversion-conquête peuvent être interprétées plutôt comme une ressource pour surmonter les adversités du moment, sans pour autant occulter la nouvelle attitude de dialogue et de rencontre avec laquelle le *Manifeste* ouvre la voie dans son ensemble; une

(17) Les fragments épars sont dans Ladous, 1985, p. 174-176. Nous ajoutons les intercalations nécessaires, entre crochets, afin de pouvoir lire un ensemble.

attitude dans laquelle il ne s'agit pas de gagner mais, en tout cas, de convaincre ; mais dans laquelle, surtout, il s'agit d'un ensemencement qui ne se fait pas dans une seule direction mais dans deux: "*nous ne pouvons la pénétrer [la mentalité de notre temps] qu'en nous laissant pénétrer par elle*".

Il suffirait de transposer le terme "conquête" d'un contexte guerrier (défensif ou offensif) à un contexte amical et amoureux pour que la perspective change. La conquête amicale, c'est précisément ce que M. Portal a appris aux côtés de Lord Halifax lorsque tous deux ont scellé une amitié pour toute la vie à Madera⁽¹⁸⁾.

On peut dire que les hommes qui ont fondé la *Société d'études religieuses* et rédigé le *Manifeste de 1905* ont été des précurseurs en raison de la précocité de la date: premièrement, précurseurs de ceux qui, au sein de l'Église, dans les années 1940, ont parlé de la France comme d'un "pays de mission"⁽¹⁹⁾ ; deuxièmement, de ceux qui, une décennie plus

⁽¹⁸⁾ Je parle de cette amitié dans mon texte de 2009, *Réflexions sur la foi*, révisé en 2024.

⁽¹⁹⁾ Entre 1905 et 1907, la revue de M. Portal a également favorisé la réalisation d'une série de monographies sur les diocèses de France. Le plan en était le suivant: 1) brève présentation historique, 2) cadre géographique et économique, 2) population, 3) clergé (origine, formation, coutumes, activités, ressources, opinions), 4) paroissiens (répartition sur le territoire et dans les classes sociales, pratique, fêtes et coutumes, comportement politique), 5) relations entre les deux domaines, 6) bâtiments (leur état, leurs rénovations), 7) congrégations religieuses, 8) œuvres (enseignement, assistance sociale, presse confessionnelle), 9) obstacles et difficultés, 10) relations avec les non-catholiques.

M. Portal entendait ainsi contribuer, de manière utile, à la réalisation du *Manifeste*. Tout le réseau d'amis, de prêtres et de laïcs, a été mobilisé. Cependant, la collecte d'informations s'est heurtée à des résistances ; seules six de ces monographies ont été réalisées.

R. Ladous souligne que cette tentative, partiellement avortée, est un précurseur de "l'école de sociologie religieuse" qui a vu le jour dans les universités françaises trente ans plus tard, avec les travaux de Gabriel Le Bras et l'histoire de la vie quotidienne dans son aspect religieux, représentée par certains ouvrages de Jean Delumeau.

tôt, ont proposé la fin du " constantinisme " ; sans parler – troisièmement – de l'esprit de dialogue que Jean XXIII a su animer et qui a été repris par le concile Vatican II. L'esprit de dialogue étant mieux connu, nous allons maintenant aborder les deux autres aspects : l'idée de mission appliquée à nos pays et l'idée de la fin du "Constantinisme" ou de la fin de l'union de l'Église et l'État (ou avec le pouvoir politique).

L'idée d'une "mission" dans un monde étranger au christianisme n'est pas surprenante chez M. Portal, qui a rejoint les prêtres de la Mission parce qu'ils étaient les plus introduits en Chine, affectation qu'il a demandée dès son ordination et qui lui a été refusée en raison de sa santé délicate, mais qu'il a gardée comme idéal de son activité, à travers des transformations successives et dans des domaines tous aussi "lointains" dans l'ordre mental que l'était la Chine. Compte tenu de la situation du début du siècle, la réunion des églises séparées (à commencer par l'anglo-catholique), la rencontre entre le christianisme et le monde moderne, l'aide aux nécessiteux des quartiers (ces "pauvres séparés" de nos propres sociétés), n'étaient-elles pas des "Chines" vers lesquelles Portal "voyageait" avec quelques autres ?

Légaut nous rappelle qu'un des premiers prêtres que M. Portal invita à donner une retraite aux "Tala"⁽²⁰⁾ fut le père Lebbe, un lazariste belge devenu ressortissant chinois et qui était intervenu à Rome pour un clergé et un épiscopat chinois ("*Monsieur Portal le tenait pour un des prêtres les plus remarquables de son époque*"⁽²¹⁾).

(20) Rappelons que les " tala " (" ceux qui vont à la messe ") étaient les élèves catholiques de l'École Normale Supérieure ; que Légaut a étudié à l'ENS à partir de 1919 ; et que M. Portal était le seul aumônier qu'ils acceptaient en raison de sa discrétion, du fait qu'il ne voulait pas qu'ils fassent partie de mouvements comme l'Action catholique et qu'il valorisait leur dévouement à la société par l'intermédiaire de l'État, en tant que normaliens.

(21) Marcel Légaut, *Patience et passion d'un croyant*, 1990 (PPC), p. 25.

Le groupe Tala du début des années 1920 s'est sans doute longtemps souvenu des conférences de l'abbé Breuil, maître d'archéologues et de paléontologues, dont l'expression "*Adam se multiplie !*"⁽²²⁾ les impressionnait tout autant que la confiance de l'abbé Portal, qui craignait qu'un pape quelconque ne condamne l'évolution et ne répète avec Darwin l'affaire Galilée.

Mais le groupe Tala se souvenait beaucoup plus, selon les témoignages recueillis par R. Ladous, du jour où le père Lebbe et le père Teilhard assistèrent ensemble à l'une des retraites de 1923, à l'invitation de Portal, pour discuter avec les normaliens de leurs expériences en Chine. À peu près à la même époque, Teilhard de Chardin écrit au père Gaudefroy quelque chose qui reflète un esprit semblable à celui du *Manifeste de 1905*. Ce que Teilhard dit de la société chinoise, ne pourrait-il s'appliquer à une société moderne comme la française ?

J'ai toujours l'impression que les missionnaires arrivent trop ici avec l'idée que toute religion païenne est un arbre mauvais à déraciner et à brûler: alors ils font pousser dans le pays qu'ils travaillent une sorte de religion "artificielle" qui n'a pas de tronc naturel. Il me semble que l'on pourrait essayer de transformer non seulement les rites, mais les credo et surtout les *mystiques* au lieu de tout recommencer.⁽²³⁾

En ce qui concerne à la fin du Constantinisme, M. Portal a certainement guidé, préparé et encouragé ses groupes à travailler en dehors de ce paradigme dans lequel le christianisme a vécu et s'est répandu pendant des siècles, en s'appuyant non pas sur lui-même et sur la liberté mais sur le pouvoir politique et économique.

⁽²²⁾ Ladous, 1985, p. 364.

⁽²³⁾ Lettre du 15 août 1923, citée dans Ladous, 1985, p. 365. Lorsque Teilhard parle de "transformer non seulement les rites", il fait sûrement allusion à ce que le P. Ricci a commencé en Chine à la fin du XVI^e siècle, et à ce que le P. De Nobili a fait en Inde plus tard et que Rome a fini par interdire.

L'abbé Portal a également appris les limites du Constantinisme à travers ses relations avec les anglicans. À travers ses expériences sur le chemin unioniste, il a compris les limites de "l'intransigeance" qu'il voyait dans la politique de Léon XIII : d'une part, il a vu qu'il était insensé de penser à un simple retour des séparés, qu'il fallait une réforme convergente provenant des deux côtés ; et, d'autre part, il a vu aussi que, dans l'approche d'un autre, si on veut entrer vraiment en relation avec lui, le fait d'avoir du pouvoir implique des obstacles supplémentaires à ceux qui sont présents dans toute rencontre, même si l'on est entre égaux.

Grâce donc au chemin parcouru dans les relations avec les anglicans et à ce que son échec lui a permis de réfléchir, M. Portal fait désormais la distinction entre un christianisme qui est plutôt un esprit qui circule et se communique dans l'amitié – comme la foi –, et les doctrines de celui-ci qui, comme toutes les idéologies, religieuses ou autres, agglutinent des factions qui s'affrontent entre elles. Pour M. Portal, face à la situation en France, il ne s'agissait pas d'adapter ou de moderniser la doctrine, dans le sens d'adopter ou de contester les idéologies sociales régnantes, ni de changer et passer du statut d'allié d'une idéologie à celui d'allié d'une autre, mais il s'agissait plutôt d'être amical avec les autres (sympathiser "avec leurs idées, leurs aspirations, leurs illusions" ; "souffrir avec leurs doutes" ; "porter le poids de leurs reniements", selon le *Manifeste*) et – ce qui n'est pas facile – de témoigner de la foi sans prosélytisme ; une foi qui n'était pas une croyance ou une théorie ou une représentation particulière du monde et de son sens mais une attitude fondamentale face à la vie, à l'existence et à son mystère ; une attitude que la rencontre du maître de l'évangile vient à confirmer.

« Dieu n'est pas plus lié à une forme de la propriété qu'à une théorie de la substance ». À cette phrase-manifeste de la *Revue catholique des Églises* [en 1906], Portal fait écho vingt ans plus tard [et trois mois avant sa mort] quand il écrit pour la communauté de

Javel: « La religion a pour but de sanctifier tous les systèmes, mais n'a pas le but de défendre tel ou tel système [...]. L'Église est indépendante de tout système politique et social ». (24)

Tout comme l'attitude intransigeante et défensive de la majorité du catholicisme envers l'État laïque et républicain dans les années du *Manifeste* (tout comme elle l'avait été contre le libéralisme trente ans plus tôt), cette même attitude était, dans ces années-là, contre le socialisme, en le diabolisant. M. Portal s'opposait à cette attitude. Il connaissait le socialisme à la fois par son soutien à l'action de Mme Gallice à Javel, qui l'a amené à connaître la misère des bidonvilles ouvriers de Paris, et par ses contacts internationaux avec les orthodoxes qui l'ont informé des courants et des luttes en Russie, ainsi que par ses amitiés dans les domaines de la science et de la culture. Ainsi, toujours dans sa ligne et avec ses orientations, il a favorisé les possibilités de rencontre et de compréhension. Il observe en 1907 :

Il est des socialistes qui cessent de considérer la Religion comme une ennemie et des chrétiens qui voient autre chose dans le socialisme que des éléments de désordre. Aux uns et aux autres, la leçon donnée par le grand homme de bien que fut Nicolaiévitch Népluyev ne sera pas inutile. (25)

(24) Ladous, 1985, p. 491 L'affirmation selon laquelle « *Dieu n'est pas plus lié à une forme de propriété qu'à une théorie de la substance* » est tirée d'un article de Jacques Chevalier qui a été discuté au sein du comité de rédaction et que M. Portal a trouvé excellent (Ladous, 1984, p. 196).

(25) Ladous, 1985, p. 492. Dans les *Petites Annales*, en 1903, Max Turmann publia un article dans lequel il se faisait l'écho que des leaders socialistes comme le Belge Vanderwelde ou l'Allemand Kautsky, qui considèrent « la "guerre aux curés" est un dérivatif stérile à la lutte des classes » (Ladous, 1985, p. 195). Il est possible que M. Portal ait pensé à des socialistes comme eux dans ce fragment.

L'abbé Portal rencontra Nicholas Nicolaiévitch Népluyev en mai 1907. Tous deux étaient au diapason, et Portal trouva en lui un homme de la même stature que Lord Halifax. Tous deux avaient vécu une conversion comme celles du XVIIe siècle, que M. Portal appréciait : des conversions au

Dans le même ordre d'idées, M. Portal ne voyait aucun inconvénient à ce que des catholiques collaborent avec le syndicat socialiste (CGT) ou à ce que les membres du groupe Tala, en 1913, collaborent à l'organisation d'activités avec les normaliens rattachés à la SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière). Pourquoi ne pas vouloir se comprendre, se lier d'amitié et même faire quelques activités ensemble s'il est clair qu'il n'y a pas de concurrence entre eux, étant donné que la foi et l'esprit chrétien se situent sur un autre plan ?

N'y a-t-il pas chez les syndicalistes rouges un souci de la personne humaine et une activité désintéressée capables d'introduire dans notre civilisation un certain renouveau que le catholicisme social ne saurait mépriser ?

L'idéal chrétien [... inclut] libérer les masses populaires de leur misères physiques et morales [...]. Cet idéal se retrouve, plus ou moins déformé, dans leurs aspirations vers la justice, la fraternité, dans le respect de la sincérité et de l'équité.⁽²⁶⁾

sein de sa propre religion, qui consistaient à prendre sa vie au sérieux et à se donner entièrement à sa mission. Tout comme Halifax a été son pont vers les anglicans, Népluyev pourrait être son pont vers les orthodoxes, pensait-il. Mais Népluyev mourut en janvier 1908. Néanmoins, les contacts se poursuivirent entre les unionistes "portaliens" et la communauté ouvrière de Vozdvijenks que Népluyev avait créée.

Fils d'un grand maréchal ukrainien, en poste à l'ambassade de Munich, il abandonna sa carrière à l'âge de 27 ans. Il étudia l'agronomie à Moscou et fonda une école d'agriculture pour les garçons dans la région où son père possédait des grandes exploitations. Lorsque les premières classes sont sorties et qu'il a vu que les garçons voulaient suivre le régime de vie proposé à l'école, il a fondé une confrérie et il a commencé à travailler les dix-huit mille hectares qu'il avait obtenus de son père. À proximité, il créa également une école pour les filles, et parmi elles, il y eut suffisamment de mariages pour que la fondation continue. M. Portal s'adressa à plusieurs reprises aux "Tala" à propos de la communauté de Vozdvijenks (Ladous, 1985, p. 308, 357 et 465) et aussi à Mme Gallice lorsqu'elle débuta à Javel (Ladous, 1985, p. 303). C'était l'une de ses références sur les formes de vie communautaire laïque. Voir aussi Régis Ladous, *Un Bonheur russe. La communauté slavophile de Nicolas Népluyev*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997.

⁽²⁶⁾ Ladous, 1985, p. 492. La première citation est tirée de la *Revue*, la seconde d'une conférence donnée par M. Portal à la communauté de Javel en 1908.

M. Portal faisait partie de la minorité qui pensait que le but de l'action chrétienne n'était pas de construire une "cité chrétienne" mais d'être présent et de participer, sans pouvoir ni influence de groupe mais à titre personnel, à la "cité laïque" ou "séculière". C'est pourquoi il n'aimait pas (comme les Tala et plus tard le groupe Légaut) "l'Action catholique", toujours dirigée par le clergé et guidée par la doctrine sociale du magistère en vue d'« *un ordre social entièrement catholique, dont la restauration avait été l'objectif de la politique papale depuis la Révolution française* »⁽²⁷⁾. M. Portal n'était pas non plus attiré par tout ce qui avait l'air d'un parti confessionnel, qu'il soit béni par la hiérarchie, comme la démocratie chrétienne naissante, ou bien indépendant d'elle, comme le mouvement du Sillon de Marc Sangnier⁽²⁸⁾. L'abbé Portal ne croyait pas que le christianisme devait être le « *gendarme spirituel de la propriété* », comme il le disait aux Dames de l'Union, ou de tout autre principe, comme l'égalité ou la nation⁽²⁹⁾. Après la guerre de 14-18, il voulait que l'unionisme soit au service de la Société des Nations, dans l'internationalisme de laquelle il ne voyait pas, comme d'autres, un rival de l'Église romaine⁽³⁰⁾.

Deux ans après le *Manifeste*, en 1907, M. Portal entre en contact avec Mme Gallice et commence à l'aider dans son œuvre sociale dans le quartier de Javel et, plus tard, dans sa fondation d'une association laïque appelée *Les Dames de l'Union*. Nous ne nous attarderons pas maintenant sur l'amitié et la collaboration de M. Portal avec Mme Gallice, qui mérit-

⁽²⁷⁾ Aubert, 1984, p. 155. « L'encyclique *Il fermo propósito*, de 1905, [...] considérée comme la première lettre officielle de l'Action catholique organisée [...] exhortait les laïcs à dépasser la pratique des vertus individuelles et à "rassembler toutes leurs forces vives pour ramener le Christ dans la famille, dans l'école et dans la société" » *op cit.* p. 145.

⁽²⁸⁾ Sur Marc Sangnier, *Le Sillon* et sa condamnation en 1910 par Pie X, voir Aubert, 1984, p. 56-63.

⁽²⁹⁾ Ladous, 1985, p. 313.

⁽³⁰⁾ Ladous, 1985, p. 493.

terait une étude à part, comme la place de M. Portal par rapport au Modernisme. Cependant, trois éléments de cette histoire illustreront la portée copernicienne du *Manifeste de 1905*.

Le premier élément est ce qu'écrivit Régis Ladous de l'action de Mme Gallice par rapport au Manifeste :

Mme Gallice ne faisait rien d'autre ; la garderie de Javel, qui accueillait les enfants après la sortie de l'école communale, appartenait à un type d'œuvre auquel Portal attachait la plus grande importance. D'autre part, cette mission de service et de témoignage accomplie par une laïque dans une zone antireligieuse réalisait de façon exemplaire l'idée qu'il se faisait de l'apostolat : il n'y a plus de chrétienté à préserver, mais un monde étranger au christianisme qu'il faut commencer par accueillir et par servir avant de songer à lui apporter l'Évangile. Mme Gallice, c'était le manifeste de 1905 appliqué aux milieux populaires, et plus seulement aux étrangers.⁽³¹⁾

Le second élément est un fait qualifié d'extraordinaire par Mme Gallice elle-même : « et ce fut alors que Portal lui dit qu'il était lazariste et qu'elle ne devait surtout pas entrer chez les Filles de la Charité. "Je trouve cela extraordinaire. Je fais donc ma retraite avec lui" »⁽³²⁾. M. Portal, lazariste, lui conseille de continuer son travail social à Javel en tant que laïque et de rechercher la collaboration d'autres personnes comme elle. Depuis sa première visite, M. Portal « *s'est rendu compte de ce qu'était ce quartier* », note Mme Gallice, et R. Ladous nous informe : « *désormais, et jusqu'à sa mort [dix-neuf ans plus tard], il s'y rendit trois ou quatre fois par semaine* ».

Il est important de rappeler ici que M. Portal eût la même attitude à l'égard des jeunes du groupe Tala qu'à l'égard de Mme Gallice. Comme l'a rappelé l'un d'entre eux :

Il était persuadé [...] que la part des laïques dans l'œuvre du Christ est, à notre époque, essentielle [...]. Jamais je ne l'ai entendu faire

⁽³¹⁾ Ladous, 1985, p. 297.

⁽³²⁾ Pour ce paragraphe, voir Ladous, 1985, p. 299.

la moindre allusion à une vocation religieuse ou ecclésiastique possible pour l'un d'entre nous. C'est au point que, lorsque je suis allé lui confier mon désir d'entrer au séminaire, je n'étais pas point sûr du tout de lui faire plaisir, et je m'attendais à des objections.⁽³³⁾

Le troisième élément copernicien était sa vision de la situation. Comme pour le groupe "Tala", l'abbé Portal conquît ce groupe de femmes par sa discrétion et par ses efforts pour faire ressortir l'esprit qu'il pressentait en elles et qui coïncidait avec sa façon de voir les choses. Parmi une série d'extraits tirés des conférences qu'il leur donnait, nous en citerons trois qui nous donnent une idée de sa façon de concevoir l'activité des chrétiens dans le monde suivant l'esprit du *Manifeste de 1905*.

Lorsque M. Portal leur parle du fait qu'au service des nécessiteux, il ne faut rien demander en retour et qu'il les invite notamment à ne pas faire ce qui était habituel dans les œuvres de charité de l'époque, c'est-à-dire demander aux gens, en échange de l'aide qui leur est apportée, d'assister à des pratiques religieuses, il raisonne juste et va à l'essentiel :

Dans un peuple qui n'a plus la foi, des exhortations à des pratiques religieuses n'ont plus sens. [...] Mais alors que faire ? On ne peut pas pousser à des pratiques religieuses ; on ne peut pas parler de Notre Seigneur, à quoi sert notre vie ? Il me semble qu'on oublie beaucoup trop la valeur intrinsèque d'un acte de bonté, d'un morceau de pain, d'un verre d'eau. [Et parlant du peuple] Vous travaillez à l'amélioration de sa vie matérielle sans esprit de retour, parce que Dieu l'aime et que vous l'aimez. S'il en résulte un bien spirituel, vous en remercieriez Dieu, mais vous le remercieriez aussi s'il vous limite à répandre ses bienfaits temporels.⁽³⁴⁾

⁽³³⁾ Charles Avril à Jean Prats, 12 juin 1927 (Ladous, 1985, p. 356). Et R.Ladous cite aussi ceci de Marcel Légaut : « Ainsi, au moment où je voulais être prêtre, il m'a dit : "Surtout, il ne faut pas être prêtre parce qu'on manque de prêtres" » (*Questions à...Réponses de... Marcel Légaut*, Aubier Montaigne, 1974, p. 44).

⁽³⁴⁾ Ladous, 1985, p. 311-312. Extrait d'une conférence donnée en octobre 1910.

Et notons que M. Portal a inclus, dans le travail pour « l'amélioration matérielle », l'effort pour « libérer les masses populaires de leurs misères physiques et morales » et pour procurer, « à ceux qui souffrent, la réalisation de leurs désirs de justice, d'amour et d'équité sociale ».

Je crois que les catholiques ont manqué à leurs devoirs à l'égard du peuple et de l'ouvrier. Nous avons cru que le tout était de l'amener à des pratiques religieuses, et pour cela nous avons pris des procédés politiques et des procédés sociaux. Nous n'avons pas compris qu'il fallait *travailler à son élévation pour son élévation même* et toute notre attitude a été faussée par un manque de sincérité ; au fond, *nous avons perdu l'idéal humain sous prétexte d'atteindre un idéal surnaturel, oubliant que l'humain est la capacité du divin, que plus l'humain sera développé, plus il y aura de place pour le divin ; oubliant aussi que l'idéal humain est grand et beau par lui-même* et que, dans un peuple sans foi, c'est le seul qui reste. Aussi constatons-nous que les catholiques ne sont plus à la tête de ce mouvement qui élève les peuples, et nous qui avons appris les grands mots d'égalité et de liberté au monde, nous ne savons plus les prononcer. Nous avons fait faire un progrès immense à l'humanité, et aujourd'hui elle marche sans nous.⁽³⁵⁾

La religion a pour but de sanctifier tous les systèmes, mais n'a pas le but de défendre tel ou tel système [...]. L'Église est indépendante de tout système politique et social. Il faut comprendre que l'Église est au-dessus de tout cela. L'Église a une vraie mission : rapprocher les hommes de Dieu, répandre l'amour du Christ, le reste a peu d'importance.⁽³⁶⁾

Nous l'avons déjà dit, ces fragments reprennent le même esprit que le *Manifeste de 1905*. Si l'on se souvient de l'estime dans laquelle Légaut tenait l'image du semeur, si appropriée en ce temps séculaire, on ne s'étonnera pas de retrouver la même image chez M. Portal :

⁽³⁵⁾ Ladous, 1985, p. 312-313. Extrait d'une conférence de 1909. C'est nous qui avons mis certains passages en italiques.

⁽³⁶⁾ Ladous, 1985, p. 313, extrait d'une conférence de 1926. C'est nous qui avons mis un passage en italiques.

Semer me paraît mieux que récolter ; découvrir des terres, plus enviable que les gouverner [...]. Il faut se souvenir que nous sommes des voyageurs et avoir une mentalité de voyageurs.⁽³⁷⁾

Comme nous l'avons dit au début, M. Portal, le Père Laberthonnière et leurs collaborateurs étaient une minorité à la hauteur des temps nouveaux, qui savait voir les possibilités qui s'ouvraient. C'étaient des temps de dialogue, de rencontre et d'ensemencement mutuel, même s'ils n'étaient pas faciles.

L'une des difficultés majeures était que, dans l'autre bloc, le "principe de laïcité" avait émergé, compte tenu des intransigeances qui s'y étaient opposées, teinté d'un "laïcisme" que Laberthonnière lui-même définissait comme la « prétention de se passer radicalement de toute religion »⁽³⁸⁾. C'est pourquoi *La Revue catholique des Églises*, dans l'un de ses numéros de 1906, prédit, non sans optimisme, que, entre autres, « *les nécessités vitales de leur foi et de leur Église [...] pousseront [les catholiques] à devenir, sans le savoir, [...] les défenseurs de la liberté contre le jacobinisme anticlérical.* »⁽³⁹⁾

En effet, si la difficulté à différencier la laïcité du laïcisme était grande dans le camp catholique, et que seule une minorité savait s'y prendre, dans l'autre camp aussi « la laïcité, même chez les esprits les plus acquis au respect des croyances, est aussi foi militante dans le libéralisme et les valeurs de la République, c'est-à-dire défiance vis-à-vis de l'ultramontanisme et de l'Église du *Syllabus* »⁽⁴⁰⁾. C'est pourquoi certains fragments de la lettre adressée par Gabriel Séailles au Con-

⁽³⁷⁾ Ladous, 1985, p. 481, à Mme Gallice en 1907, à la communauté de Javel en 1925. C'est nous qui avons mis certains passages en italiques.

⁽³⁸⁾ Colin, 1997, p. 499. Les textes de Laberthonnière sont rassemblés par Louis Canet sous le titre *Critique du laïcisme*, Paris, Vrin, 1948.

⁽³⁹⁾ Ladous, 1985, p. 179. *Revue*, 1906.

⁽⁴⁰⁾ Jean-Marie Mayeur, "La laïcité de l'État. Du conflit à l'apaisement, de Ferry à Poincaré" in *Les catholiques français et l'héritage de 1789*, p. 84, cité dans Colin, 1997, p. 498.

grès de la Libre Pensée, réuni à Genève en 1902, sont aussi remarquables que les fragments du *Manifeste de 1905* cités plus haut :

La libre pensée – écrit Séailles – n'est pas l'intolérance laïque. Dans la libre pensée, il y a liberté et pensée [...]. Allons-nous, au nom de la liberté de penser, imposer des limites à la pensée ? Allons-nous proscrire la métaphysique ? [...] Faire notre petit syllabus, déclarer anathème quiconque s'efforcera de réfléchir le monde de la science, de lui chercher un sens qui satisfasse pleinement la pensée, de le transposer en un système d'idées cohérent et intelligible ? [...] Allons-nous, par une logique plutôt bizarre, promulguer l'athéisme, tout au moins lui conférer une sorte de privilège, le privilège des esprits vraiment forts ? [...]. Disons-le hautement, un Congrès de la libre pensée où ne pourraient être admis, où ne pourraient prendre la parole Descartes, Spinoza, Leibnitz, Kant et Renouvier, le spinoziste Goethe, l'hégélien Ernest Renan, le déiste Victor Hugo, ne serait qu'une parodie de sectaires.⁽⁴¹⁾

La lettre de Séailles eut un certain retentissement. C'était un signal d'alarme montrant « que, parmi les représentants les plus qualifiés de l'idée laïque, il en est qui n'hésitent pas à dénoncer le fait d'une forte dérive anticléricale de certains libres-penseurs » ; et c'était en effet « un signe positif tendant à prouver qu'il y a encore place pour des libres-penseurs spiritualistes ». Cependant, pour cette même raison, cette lettre signifiait « qu'une laïcité respectueuse des convictions de chacun était encore fort loin de se mettre en place dans le climat

⁽⁴¹⁾ Sur G. Séailles et sa Lettre de 1902 au Congrès de la *Libre Pensée*, voir Domingo Melero, *Langage et vie spirituelle*, ACML-AML, 2024, p. 382-387. J'ai pris connaissance de cette Lettre grâce au *Bulletin de l'Union pour l'Action morale, 1901-1902, 2^{ème} semestre*, p. 443, cité dans Colin, 1997, p. 499, d'où nous tirons le reste des informations que nous proposons. Gabriel Séailles était un partisan bien connu de "l'école sans Dieu" et avait écrit sur l'opposition entre l'esprit scientifique et l'esprit dogmatique (voir *Éducation ou Révolution*, Paris, Armand Colin, 1904), ce qui ne l'empêchait pas de réagir contre le dogmatisme de l'antidogmatisme. Il fut l'un des présidents d'honneur de l'*Union des libres penseurs et des libres croyants pour la culture morale*, fondée en 1907.

conflictuel qui précédait la Séparation des Églises et de l'État »⁽⁴²⁾. Ce climat général n'a cependant pas occulté un certain accord d'ensemble et Pierre Colin souligne, comme exemple, que des chercheurs de différentes confessions et des libres-penseurs ont continué à collaborer dans certaines sociétés et institutions⁽⁴³⁾.

Nous avons dit plus haut que les hommes qui ont écrit le *Manifeste* étaient des précurseurs. Il faut dire aussi qu'ils ont été des victimes en raison de la répression, au sein du catholicisme, de tout ce qui semblait être du "modernisme", nom adopté à Rome pour signaler la plus récente et la plus globale des hérésies. En vérité, le mouvement d'ouverture qui existait et qui a été drastiquement réduit a été une occasion manquée et chèrement payée depuis dans le catholicisme. Comme Légaut y a souvent invité, ces histoires méritent d'être rappelées et connues. Le silence, l'oubli et l'ignorance qui en découle sont cause de l'inertie encore actuelle. En ce sens, Légaut disait que l'étude critique que l'Église a accepté de faire, non sans retard, de l'Ancien et du Nouveau Testament, reste à faire avec l'histoire de l'Église. Surtout, avec son histoire récente. Le passé qui peut nous atteindre le plus existentiellement – disait-il – n'est pas celui d'il y a vingt ou trente siècles mais celui de nos ancêtres qui ont vécu leur foi,

⁽⁴²⁾ Colin, 1997, p. 500.

⁽⁴³⁾ Dans la page citée dans la note précédente, Colin énumère : l'*Union pour l'action morale*, de Paul Desjardins, la *Société française de philosophie*, l'*École des hautes études sociales* et l'*Union des libres penseurs et des libres croyants pour la culture morale*. On peut ajouter deux choses : 1) les catholiques ont continué à travailler dans les institutions universitaires et scientifiques de l'État et 2) l'enseignement supérieur catholique a fini par adopter les méthodes de recherche des universités de l'État, comme le souligne P. Colin (p. 501). Ce dernier point signifiait que, dans la pratique, la communication était recherchée et les méthodes « n'étant pas innocente », la condition préalable était acceptée, c'est-à-dire la "légitimation scientifique" par laquelle les connaissances produites dans les centres ecclésiastiques pouvaient être acceptées par la société.

depuis deux siècles, dans un monde et dans une Église dont les lumières et les ombres ont une influence certaine dans celles d'aujourd'hui⁽⁴⁴⁾.

M. Légaut a également rappelé une phrase de M. Portal, non sans une pointe d'humour : « *La mort est un facteur de progrès* » car, avec elle, ceux qui s'opposent au changement finissent par partir, bien que ceux qui voulaient faire évoluer les choses à temps partent également.

Non pas à cause de ce *Manifeste* mais à cause d'autres problèmes qui se sont accumulés (n'oublions pas que nous sommes dans les années de la crise moderniste), la publication de la revue de Portal a été arrêtée en 1908 sur ordre de Rome, et celle de Laberthonnière en 1913, également sur ordre de Rome. M. Portal est démis de ses fonctions de directeur du séminaire, de la prédication et de l'enseignement, et il va vivre dans un petit hôtel qui servait de résidence à quelques prêtres, au 14 rue de Grenelle, où il ne tardera pas à recevoir les "Tala".

⁽⁴⁴⁾ Voir *Mutation de l'Église et conversion personnelle*, 1975, p. 235-240 ("Le travail de formation intellectuelle...") et aussi l'Annexe II, p. 307-313. Dans le premier texte, Légaut propose non pas une "mémoire subversive" (comme le formulent certains) mais une "mémoire critique" qui, dans la mesure où elle est méditative, commence par un examen de soi-même.

Le changement d'adjectif (mémoire critique, non subversive) est donc important. *Premièrement*, en ce qui concerne les faits car, d'une part, les "victimes" n'étaient très probablement pas complètement innocentes ou exemptes de responsabilité et, d'autre part, il est également probable que les "persécuteurs" avaient leurs raisons, ce qu'il est également instructif d'examiner, car le manichéisme qui distingue nettement les bons et les mauvais est un mythe propre des films américains.

Et *deuxièmement*, l'adjectif utilisé est également important car "subversif" implique facilement une intentionnalité idéologique alors que "critique" implique de ne pas supposer pour soi-même que l'on aurait été du côté des victimes si l'on avait vécu à l'époque. Juger cette pureté ou cette justice comme acquise serait s'engager dans le pire des anachronismes, celui qui est attribué au "pharisien", dont la dénonciation a été faite par Jésus, d'après une fameuse parabole de l'évangile de Luc.

Le P. Laberthonnière fut également réduit au silence (pas d'enseignement, pas de publication, pas de prédication), ce qui fut plus dur pour lui car son travail était surtout intellectuel. La punition du P. Laberthonnière, quelle que soit l'intervention de ses amis en sa faveur (M. Portal transmet un dossier au cardinal Mercier à Malines encore en 1924), a duré jusqu'à sa mort en 1932 et même après : lorsque son exécuteur testamentaire, Louis Canet, publie ses œuvres inédites, celles-ci ont également été mises à l'Index⁽⁴⁵⁾.

M. Portal ne prit pas mal son licenciement comme recteur du séminaire, comme avant la fermeture de sa revue, car c'était un homme d'action et de ressources. Ses supérieurs le soutenaient et, en plus, il pouvait toujours poursuivre le double but de son activité fondamentale : promouvoir un énorme réseau international de contacts et d'amitiés dans la ligne de l'unification des Églises et soutenir des initiatives telles que Javel ou les Tala dans la ligne de la reconstruction de l'Église catholique. Nous pouvons lire ces deux fragments de deux lettres de M. Portal à Mme Gallice et à Lord Halifax, datant de 1907 et 1908 :

Ce que Notre Seigneur nous demande, c'est le travail, c'est la peine, c'est le sacrifice dans l'humiliation et dans le mépris. On n'est pas un ouvrier de Notre Seigneur tant qu'on n'a pas compris cette vérité que toutes les pages de la vie du Maître et de l'Église nous enseignent.

⁽⁴⁵⁾ Les *Études sur Descartes*, publiées en 1935, ont été introduites dans l'Index en 1937, et les *Études sur la philosophie cartésienne et les premiers écrits philosophiques* en 1941. Louis Canet était conseiller technique pour les affaires religieuses au ministère français des Affaires étrangères. Voir Étienne Fouilloux, *Une église en quête de liberté (La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II, 1914-1962)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 28-29. Certains documents connus récemment, qui mettent en cause la conduite de L. Canet sous le régime de Vichy à l'égard des Juifs, ne portent pas atteinte à l'attitude de L. Canet en tant que fidèle exécuteur testamentaire d'amis comme Alfred Loisy et Lucien Laberthonnière.

Tandis que Merry del Val et ses amis vont jouir de leur triomphe et de mon humiliation, moi je vais travailler plus efficacement que jamais, dans l'ombre, dans le silence, en deux ou trois petits cénacles, à former pour l'Église les apôtres de demain, des ouvriers et des ouvrières capables de comprendre les temps nouveaux [...]. Je suis très heureux de ce qui arrive.⁽⁴⁶⁾

D'autre part, cette marginalisation ecclésiastique ne l'a pas empêché d'exprimer son propre jugement sur les questions fondamentales du christianisme et du catholicisme. Trois ans après la mort du père George Tyrrell⁽⁴⁷⁾, à qui il n'a jamais retiré sa sympathie, au sujet de la lettre que l'ancien jésuite avait envoyée à son supérieur général, l'espagnol Luis Marín García, l'abbé Portal écrivait à Lord Halifax :

C'est une critique des plus fortes qui aient paru sur les jésuites et sur tout notre système centralisateur. Il y a bien des choses justes. Et même pour être tout à fait franc, je crois que la lettre est juste dans son ensemble. Est-ce que tout cela ne revient pas à dire que le tort de notre Église est d'être principalement un gouvernement, d'avoir en excès ce que vous avez en défaut ? Pour un grand nombre, gouverner c'est gouverner comme les puissances civiles gouvernent, d'après les mêmes principes et par les mêmes procédés. Nous en souffrons beaucoup.⁽⁴⁸⁾

Pour conclure cette étude sur M. Portal et le *Manifeste de 1905*, il est important de souligner cette dernière expression : « *nous en souffrons beaucoup* ». Elle est en rapport avec les deux fragments de deux lettres de M. Portal, cités deux notes plus

⁽⁴⁶⁾ Ladous, 1985, p. 280.

⁽⁴⁷⁾ Converti de l'anglicanisme, George Tyrrell est entré chez les Jésuites à l'âge de dix-huit ans. Vingt-cinq ans plus tard, en 1906, il est excommunié et expulsé de l'ordre à cause de ses écrits. Voir un travail sur Mis Maude D. Petre, l'amie et confidente du P. Tyrrell, écrit par Marta Ribas dans le site web de la ACML :

<https://www.marcel-legaut.org/histoire/modernisme/290-miss-maude-dominica-petre-et-son-livre-my-way-of-faith>

⁽⁴⁸⁾ M. Portal à Lord Halifax le 21 novembre 1912 (Ladous, 1985, p. 205).

haut. La raison de souligner cette expression est qu'elle fait mention d'un trait essentiel du portrait moral de M. Portal comme disciple. Disons-le d'une façon personnelle: la première chose que nous avons lue de M. Légaut à propos de M. Portal, même s'il ne l'a pas nommé, ce sont quelques paragraphes de *Travail de la foi* dans lesquels il parle du "rôle de l'ancien" face au jeune homme lorsque celui-ci se met en route à la suite de Jésus. C'est un rôle dans lequel un élément capital est de lui faire découvrir le sens de la (vraie) souffrance, celle que Légaut nommera, vers la fin du tome II, comme une "souffrance dominée" ⁽⁴⁹⁾.

⁽⁴⁹⁾ Voir M. Légaut, *Travail de la foi*, 1962, p. 34-35 et IIPAC, p. 392.